

XYZ. La revue de la nouvelle

Le sourire de George Clooney

Mattia Scarpulla



Numéro 148, hiver 2021

Confinement : à l'épreuve du couvre-feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Scarpulla, M. (2021). Le sourire de George Clooney. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 36–42.

Le sourire de George Clooney

Mattia Scarpulla

ON NOUS A LIVRÉ notre souper à dix-sept heures trente. Nous avons mangé, puis lavé et désinfecté les assiettes, les contenants et les couverts. Une heure après, on a sonné à notre porte. Nous avons redonné le tout. Avec le médicament pour François, nous avons reçu un prix. Des noisettes enrobées de chocolat. Notre troisième prix du mois.

François se comporte bien. Moi aussi. Nous avons eu quelques moments de détresse, mais l'un a pris soin de l'autre. Nous avons évolué dans notre quotidien en trouvant un rythme vif, des habitudes efficaces. Nous travaillons de sept à onze heures, puis de douze à seize heures. Nous programmons d'avance nos tâches ménagères, administratives, et les appels avec nos enfants. Thomas, Éric et leur famille sont en santé. C'est le plus important.

François et moi avons établi entre nous deux heures de conversation par jour. Et de seize à dix-sept heures, nous marchons dans l'appartement, d'une pièce à l'autre, en nous chronométrant, en accélérant nos pas, un peu plus chaque jour. Nous nous tenons par la main.

Nous gagnons toujours plus de points. Le dimanche soir, après les trois heures d'appels vidéo avec nos proches et nos enfants, nous recevons par courriel nos résultats de la semaine. François dépasse quelquefois les mille. J'ai atteint les trois mille hebdomadaires.

J'ai gagné deux prix spéciaux. Cinq cents points après un appel avec ma sœur Rose. Je l'avais réconfortée, et convaincue que les dernières décisions du gouvernement faisaient notre bien. Une broche dorée en forme d'épis de blé après la fête pour les cinquante-cinq ans de François. J'avais testé avec succès une nouvelle plate-forme qui m'avait permis de réunir par vidéoconférence deux cent vingt-sept amis et parents, et ce, pendant six heures. Ce jour-là, nous nous

Après le souper, nous mettons un film. Je sais que François, à un certain moment, se tournera vers moi et me demandera si je veux un verre d'eau ou une boisson gazeuse. Sa présence remplit mon existence de bonheur.

Pourtant, il peut quelquefois m'agacer. Il sait que tout doit se répéter pour que nous soyons heureux, que les points augmentent sur notre fiche-famille. La répétition n'a jamais été son fort. Il aime introduire de petites variations. François les appelle des « petites surprises ». Autrefois, en rentrant du bureau, je pouvais trouver un bouquet de fleurs au centre de la table, un livre emballé dans un papier cadeau, de nouvelles assiettes, l'affiche de l'un de nos films préférés.

François modifie maintenant des détails sur son corps. Souvent. Depuis treize jours, de petits ciseaux et un peigne traînent avec un miroir sur la table basse, où nous posons nos pieds en regardant un film. Il se fait pousser la barbe. Il n'a pas l'intention de la couper. Il la coiffe et l'égalise. Sa barbe se propage sur son visage. Étonnés, à mon avis inquiets, nos enfants soulignent, pendant nos appels vidéo de la fin de semaine, que sa barbe est longue. François, l'air placide, répond en assurant qu'il respecte les normes d'identification physiologique. Moi, je lui rappelle quand même les points. Il ne me répond pas.

Ce soir, après avoir rendu notre vaisselle au livreur, nous nous asseyons au salon. Sur le canapé, François tient le miroir et peigne sa barbe. Je m'installe dans un fauteuil et examine quelques documents de travail que j'ai imprimés pour les lire une première fois avant de les traiter en priorité demain matin. Mais je lis trop rapidement. Il faut que je revienne sur les mêmes paragraphes. J'observe François. Il me semble apercevoir un sourire parmi ses poils. Ses mouvements lents, précis. Mon imagination dérape. Ses cheveux et sa barbe poussent et poussent, couvrent son visage, ses épaules, sa poitrine, touchent le sol.

— Ça va, Émilie ?

Je chasse les images de ma tête. Je lui souris.

— On pourrait regarder la comédie d'hier soir. Si tu veux. 37

Il connaît ma réponse. Sa voix grave répétant les mêmes mots, soir après soir, me rassure : tout se déroule parfaitement. Je lui dis :

— C'est une bonne idée.

On nous apporte de nouveaux films tous les quinze jours. Nous devons les remettre au plus tard au bout d'un mois. Nous avons pris l'habitude de les regarder deux fois, deux soirées de suite. La première fois, en langue originale et sous-titrés en français. La deuxième fois, doublés en français. Hier, nous avons écouté une comédie avec George Clooney. Nous avons beaucoup ri.

J'installe le DVD et m'assieds près de François.

Il me regarde et me demande :

— Tu veux un verre d'eau ?

Je hausse les épaules. Je regrette mon geste. Trop indécis. J'affirme avec fermeté :

— Oui. Nous boirons de l'eau. Tu nous serviras dans les grands verres.

— Tout de suite !

Il pose le miroir et le peigne sur la table et se rend à la cuisine.

Ces outils.

Je devrais les déplacer. Les ranger dans la salle de bain. Les ciseaux et le peigne dans le premier tiroir en haut à droite. Le miroir sur la même étagère que le sèche-cheveux.

François revient avec la carafe en verre, décorée d'un double tournesol, et les deux verres. Il les pose près des accessoires.

Il me sert de l'eau, me passe mon verre en s'asseyant. Je le prends et allonge mes jambes sur la table. La proximité de ma chair avec les ciseaux-peigne-miroir n'est pas tout à fait agréable. Le film va cependant commencer. Il est très bien. François manipule la télécommande, la musique se déclenche, les noms des comédiens défilent.

— Tu as bien mis la version doublée en français ?

— Je crois. Attends, je vérifie.

Il revient au menu, entre dans la page des langues. Il

38 clique sur Français et redémarre le film.

J'aime bien le début, où les deux sœurs discutent avec véhémence de leurs régimes alimentaires. Puis, la sonnette retentit dans l'appartement, elles sursautent en émettant des cris aigus. La cadette, interprétée par Carrie Coon, ouvre la porte d'entrée. George Clooney, habillé de blanc, sourit. C'est l'homme à tout faire de leur immeuble. Il livre leur repas du soir. Son visage prend une expression d'étonnement quand il s'aperçoit que Carrie Coon a les pieds nus. Elle a oublié de chausser ses pantoufles. Le plateau-repas glisse des mains de Clooney qui exécute une acrobatie virtuose pour ne pas l'échapper. Il continue à observer la nudité de la sœur. Nous découvrirons ensuite qu'il est tombé amoureux de Coon en raison de ses pieds. Mais nous savons tous qu'il est interdit d'ouvrir une porte sans chaussures. Avec de petites blagues à double sens, Clooney tentera de séduire Coon, qui commencera également à ressentir quelque chose de fort pour le livreur au beau sourire. Mais, coup de théâtre à la fin, après plusieurs quiproquos, ce sera la sœur aînée, Naomi Watts, qui épousera George Clooney.

Je ne réussis pas à m'amuser. Mes rires sont forcés. Je ris en me souvenant de mes réactions d'hier soir.

Je suis distraite par les ciseaux-peigne-miroir. François pourrait les ranger après chaque utilisation. Les faire disparaître. Se raser. Recommencer à se raser tous les trois jours.

Qu'est-ce qui me prend ?

Je ne pourrais désirer un meilleur mari que François.

Il a le droit de vouloir porter une barbe.

Il connaît par cœur les normes d'identification physiologique. Nous nous tenons à jour de tous les décrets.

Et il travaille assidûment.

S'il ne gagne pas de prix, il reçoit quelquefois des mentions.

Et moi, je multiplie les succès, mes points s'accumulent sur notre fiche famille.

François éclate de rire à la réplique de George Clooney : « Je crois que votre chaussette a un trou. » Puis les deux sœurs enfreignent le règlement à cause d'une tuyauterie qui a 39

explosé. L'homme à tout faire vient à leur secours en entrant dans leur appartement en pleine nuit. Elles le vaporisent avec le désinfectant, il tousse, elles l'aveuglent presque. Le beau livreur est accroupi dans la cuisine, il tient une clé et un tuyau cassé dans ses mains, il est subjugué par les déplacements des pieds sveltes de Naomi Watts et de Carrie Coon dans la pièce, et il ne peut que s'exclamer, à moitié mouillé par l'eau qui s'échappe de partout : « Je crois que votre chaussette a un trou ! » Et là, la sœur aînée comprend que Clooney est plus attiré par elle que par sa sœur. Et nous aussi. François arrête de rire et se tourne vers moi :

— Tu es certaine que ça va ?

Je m'efforce de rire, tout en continuant à fixer les ciseaux-peigne-miroir.

François m'a soutenue pendant ma dépression. On m'a réprimandée pour être retournée au bureau à la recherche d'anciens dossiers clients. Tout avait déjà été incinéré. J'avais commis une faute grave. Je n'avais pas numérisé nos archives dans leur entièreté, suivant le code général de gestion des documents. Je savais que j'étais coupable. À cette période, je ne lisais pas constamment les décisions normatives. J'ai perdu des milliers de points. J'ai subi une baisse de salaire. François a pris soin de moi, a travaillé à ma place pour que je ne prenne pas de retard, s'est occupé de tout. C'est grâce à lui si j'ai retrouvé ma détermination, et si j'accumule aujourd'hui les succès.

Ciseaux-peigne-miroir. Les deux sœurs et l'homme à tout faire échangent des messages à travers la disposition des assiettes et des couverts sur le plateau. Les sœurs se disputent pour ouvrir la porte. Il pourrait quand même raccourcir sa moustache. Ça couvre un peu sa lèvre. Parfois, des poils paraissent plus humides. Il faudrait que je vérifie dans le manuel d'hygiène. Je me demande s'il désinfecte régulièrement les ciseaux-peigne-miroir. Pourquoi doivent-ils rester sur la table ?

Si nous subissons un contrôle, ce détail ne sera d'aucune importance.

Sauf s'il est interprété comme le symptôme d'une attitude à corriger dans le comportement de mon mari.

Et donc dans le mien.

Mais non. Je dois regarder le film.

La belle scène dans une avenue déserte de New York.

George Clooney porte Naomi Watts. Il se sent coupable de l'évanouissement de la sœur aînée après qu'elle a ingéré le repas du soir. Il lui a mis son masque. Il l'a enveloppée dans sa blouse blanche antiradiations. Watts a les yeux fermés. Clooney lui chuchote à l'oreille : « Nos enfants bâtiront le futur du monde. »

François tient ses bras croisés. Son front est plissé. Bien que nous connaissions déjà la fin, le moment dramatique retient complètement notre attention. Nous avons peur pour Clooney. Est-ce qu'il s'intoxique sans son masque ? Naomi Watts lui étreint la main sans ouvrir les yeux. Elle a écouté ses mots, reprend du courage. Moi, je ne devrais pas être si sévère avec François. Et si les poils de sa barbe retenaient plus de germes sur sa peau ? Et s'il se retrouvait, en cas d'accident, à quitter l'appartement ?

François semble un peu distrait par mon regard posé sur lui. Il essaie de me sourire.

Clooney et Watts sont arrivés aux urgences. Le calvaire des contrôles de sécurité commence pour eux. Et François voudrait m'obliger à passer aussi par ce foutoir, quand les germes portés par sa barbe infecteront nos poumons ?

Je ferme les yeux.

Je sens sa main sur ma joue.

— Émilie, qu'est-ce qui se passe ?

— Un peu fatiguée. Une légère migraine.

Un silence entre nous, pendant que Clooney hurle contre les infirmiers à l'hôpital.

François dit :

— Je pourrais...

Je l'interromps :

— Non, mon amour, ça va. Regarde, c'est la scène que tu as tant aimée hier soir.

Il passe un bras sur mes épaules, me serre contre lui.
Je me concentre à nouveau sur l'écran.

Le film redevient hilarant maintenant que tout le monde est sain et sauf.

Clooney s'exclame : « Cher docteur, j'ai fumé pendant des années des cigarettes plus nocives qu'un peu d'air radioactif. »

Au lit, puis pendant le déjeuner ce matin, François m'a récité cette réplique.

Après que la sœur aînée et l'homme à tout faire se seront mariés durant une merveilleuse cérémonie Skype, et qu'ils commenceront leur belle vie dans un appartement luxueux avec la sœur cadette, quand le film sera fini, je rangerai les ciseaux-peigne-miroir.

François garde la bouche légèrement ouverte, comme s'il voulait dire la réplique suivante avec Clooney.

Demain, je lui dirai de raccourcir sa barbe.

Il pourrait le faire maintenant.

C'est nécessaire.

François éclate de rire. J'ai zappé la réplique. Contre ma nuque et mon épaule, son bras tremble d'euphorie. Je me répète combien j'aime mon mari. Je fais écho à ses rires avec les miens. Je l'aime. Je saisis les ciseaux. Oui, j'angoisse mais je l'aime. Je dois saisir l'occasion. Je déplace lentement les ciseaux et couvre les rires de François avec les miens. Je me tourne vers la barbe. Je prends mon élan. Ça lui fera du bien. J'attaque la barbe. Les ciseaux disparaissent parmi les poils, s'enfoncent dans sa gorge. Les sons de François se transforment en un gargouillis. Le sang se répand sur ma main, sur mon bras.

George Clooney lance une blague et avance son visage souriant vers Naomi Watts, vers la caméra, vers nous. Il murmure d'un ton protecteur : « Je t'aime. »